

L'EMPIRE MAUDIT

LA LEGENDE DES SEPT FRERES

La Fae des Monts Flamboyants

L'Empereur Caelios n'était pas un grand conquérant, aux victoires multiples pour dorer un blason martial. Il n'était pas non plus un politicien à la langue agile, apte à se targuer d'exploits dans une Cour. Il n'était pas de ces hommes de l'ombre qui font et défont des nations. Il était à bien y réfléchir fondamentalement un homme simple, qui était par, une facétie du destin, né d'une longue dynastie d'Empereurs.

Ainsi s'était-il trouvé assis sur un trône, une couronne sur la tête.

Au moins n'était-il pas de ces hommes qui se plaignent que la couronne était trop lourde à porter, ou le trône trop large pour lui. Il s'était simplement accommodé de sa charge, comme on s'accommodait d'une tâche un peu ennuyeuse. Et c'était sans renâcler outre mesure, mais sans non plus faire preuve d'un enthousiasme débordant qu'il s'était accommodé d'être Empereur.

Il n'était pas mauvais dans l'exercice. Sans être particulièrement prospère – en fait, l'Empire avait déjà amorcé sa décadence du temps de l'ancêtre de Caelios – l'Empire ne se portait pas plus mal que sous le règne de son précédent Empereur, le père de Caelios. Peut-être même se portait-il un peu mieux.

Si l'Empereur, à défaut d'être un bon souverain, était un souverain consciencieux, il devait aussi sa relative bonne fortune à la bonne idée qu'il avait eu d'accepter d'accueillir le Conteur dans sa Cour. Venu des lointaines terres d'Occident – là où, disait-on, les barbares avaient finalement triomphé d'un autre Empire, cousin de celui de Caelios – l'homme masqué s'était un jour présenté à la Cour, demandant aide et asile. Les deux lui furent accordés par l'Empereur – contre l'avis de ses conseiller de l'époque, qui goûtaient peu de voir au pouvoir un homme dont l'identité était tenue secrète et dont le visage était perpétuellement couvert.

Mais si l'Empereur était avant tout un homme mesuré en toute chose, il avait aussi bon cœur, et l'on raconte que le Conteur conta si bien ses mésaventures que le souverain s'en était ému.

Quoiqu'il en soit, reconnaissant, le mystérieux sorcier – car l'homme s'était avéré en être un – s'était pris d'affection pour l'Empereur, et assura la pérennité de son règne – ou du moins lui assura-t-il un règne paisible – en devenant son conseiller.

L'Empereur Caelios avait bien sûr pris femme, mais sa vie personnelle semblait, elle, être vouée à la tragédie. A chacune de ses femmes, il avait été fort attaché, mais chacune d'elle était morte en donnant naissance. Sept fois il s'était marié. Sept fois il avait perdu son épouse. Ainsi avait-il eu sept fils magnifiques, en pleine santé, mais à la mort de la mère du benjamin, il semblait que le cœur de l'Empereur s'était d'une certaine façon éteint : il n'avait plus pris femme, et l'amour qu'il vouait à ses fils, s'il restait indéniable, demeurait à l'image de toute son existence, raisonné et sans passion.

Enfermé dans une routine dont il ne désirait pas sortir, l'Empereur se contentait d'administrer sagement, comptant sans passion les jours, vieillissant sans regret, avec pour unique objectif de laisser à son aîné un Empire en aussi bon état qu'il l'avait trouvé – charge à lui, alors, d'en faire ce qu'il voudrait.

Le Prince Drakon, l'aîné de l'Empereur, était un homme fort. Du moins c'était le premier adjectif qui venait, lorsqu'on parlait de lui. Cela évitait de parler de son caractère, rien moins qu'avenant, ou du fait que, quoiqu'il soit l'aîné de l'Empereur et qu'il ait largement passé l'âge d'homme, du haut de ses vingt-six printemps, il n'avait toujours pas pris femme.

Le Prince Drakon n'était pas non plus vraiment un politicien. A son âge, il aurait dû être rompu aux us de la cour, mais il s'obstinait à éviter les bals pour préférer à la compagnie de ceux de son rang celle des soldats, dont il avait les façons.

Nul ne doutait qu'il ferait un excellent Empereur s'il fallait faire la guerre : il était déjà un excellent Général, et l'armée l'aimait. Mais on doutait par contre des vertus diplomatiques de l'héritier.

Aussi personne ne fut particulièrement surpris – tout juste certaines têtes se secouèrent-elles d'un air un peu navré – lorsque le prince Drakon entra un beau jour dans la salle d'audience de l'Empereur son père en traînant littéralement derrière lui par la toge un homme – manifestement étranger – qui protestait avec une certaine résignation contre le traitement indigne qui lui était infligé. Jetant son invité involontaire aux pieds de l'Empereur, le prince héritier eut au moins la grâce de s'incliner et d'attendre que son père lui donne la parole.

Faisant preuve de la mesure qu'on lui connaissait, l'Empereur prit la parole d'une voix égale.

— Pouvez-vous nous présenter notre invité, mon fils ?

— Cet homme dit être envoyé par la Dame des Cendres, Majesté. Il dit avoir un avertissement pour vous et insiste pour vous voir.

— Et pourquoi avez-vous fait subir un traitement si indigne à ce messager ?

— Parce que ses avertissements sonnent comme des menaces, Majesté, répondit donc le Prince-Général.

Haussant un sourcil, l'Empereur Caelios interrogea d'abord le Conteur du regard. Inexpressif le masque de son conseiller, inexpressive aussi sa voix chantante lorsqu'il prit la parole.

— La Dame des Cendres ne se mêle jamais des affaires des hommes. Voilà qui semble étrange.

Un regard et un léger hochement de tête de l'Empereur indiquèrent à l'étranger – qui, s'il s'était redressé, se trouvait toujours à genoux – que son opinion était requise, aussi l'homme prit-il la parole.

Sa voix quant à elle, était tout comme sa mise et son apparence, d'une banalité à pleurer. Des cheveux bruns, courts et un peu sales, un visage pas particulièrement beau ni particulièrement disgracieux, une teinte de peau somme toute banale pour un homme vivant au soleil, rien ne l'aurait véritablement distingué du citoyen moyen, si ce n'était les cendres qui maculaient ses mains et ses avant-bras – la marque, à n'en pas douter, des serviteurs de la Sorcière. Quoique personne ne soit en mesure de l'affirmer puisque, comme l'avait pointé le Conteur, la Sorcière de Cendres ne se mêlait jamais des affaires des hommes, si bien que, quoique sa puissance soit légendaire et sa beauté plus renommée encore, personne n'était en réalité en mesure de dire où habitait la Sorcière, et de donner une description de la belle ou de ses pouvoirs – encore moins de ses serviteurs et de leur apparence.

C'est donc l'œil interrogateur de l'Empereur, et celui, soupçonneux, du Prince héritier, qui se posèrent sur l'homme à terre, qui se racla la gorge avant de prendre la parole.

— A la vérité vous avez raison, ma maîtresse, la Dame des Cendres, n'aime pas à se mêler des affaires des hommes. Seul son domaine intéresse ma Dame. Seulement voilà, en la matière, vos intérêts sont liés. En effet, pour une raison qu'elle ne souhaite évoquer aux oreilles des mortels, le domaine de ma Dame est lié au vôtre. Elle ne souhaite pas vous dire la raison de son aide, mais sachez qu'elle ne compte pas vous en exiger un quelconque prix. Son aide est donc gratuite, et la chose est exceptionnelle, elle tient à ce que cela soit noté.

Si le Conteur avait été individu à hausser les épaules, il l'aurait fait. Il se contenta de ne rien dire, aussi l'Empereur fit-il signe à l'homme de continuer.

— Ma Dame a pour vous un avertissement – et non une menace, comme a pu le penser votre noble fils. C'est sûrement l'un de mes travers de langage qui a induit le Général Drakon en erreur, car croyez-moi, la Dame des Cendres ma maîtresse ne veut rien moins que vous menacer. Elle souhaite, par contre, vous avertir, Majesté, car en vérité, vous voilà en grand danger, vous et votre Empire.

Le Prince héritier se ferma, mais le visage de l'Empereur resta de marbre. Tout au plus l'arc léger de ses sourcils marquait-il un soupçon de surprise, mâtinée d'un brin d'ennui.

— Tu vas devoir t'expliquer, l'ami, car mon Empire se porte bien, et jusqu'à présent le Prince Général a bien su tenir l'ennemi loin de nos portes. Quant à moi, si j'ai certes quelques ennemis, aucun de bien remuant ces derniers temps.

— Malheureusement, Majesté, la Dame des Cendres ma maîtresse tend à penser que parmi vos ennemis se trouve un très puissant Sorcier, car c'est une triste malédiction qui vous frappe.

— Foutaises ! s'écria le Prince Général. Aucun Sorcier si mineur fût-il ne compte dans les ennemis de notre Empire !

Avant que son héritier n'ait l'occasion d'en ajouter à sa sortie, l'Empereur Caelios leva la main, imposant le silence au bouillant jeune homme. Il se tourna vers son conseiller, dont le visage masqué était, bien évidemment, de marbre – ou plutôt de porcelaine, à moins que l'artifice qui couvrait sa face fût fait de quelque matériau magique inconnu des mortels, mais qui restait indéchiffrable.

— Parfois les Sorciers s'offensent mortellement de bien peu de choses, Majesté. Il est même possible que l'un de vos sujets ait offensé l'homme – ou

la femme – et que ce soit là la raison de son ire, commença le Conteur de sa voix mélodieuse et pourtant sans émotion, avant de se tourner vers l'individu agenouillé. La Dame des Cendres connaît-elle l'identité du lanceur, ou la teneur de la malédiction.

— Hélas, trois fois hélas non, messire. Sinon pensez bien qu'elle aurait employé sa présence à calmer l'ire de l'offensé, ou du moins à en atténuer les effets.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire que nous devons nous inquiéter ? intervint l'Empereur.

— Car en vérité, Majesté, la malédiction est si puissante que ma Dame en a senti les sombres ramifications jusque dans son royaume...

Bien sûr, l'affirmation était difficile à vérifier, puisque personne ne connaissait l'endroit où se trouvait le royaume de la Dame des Cendres – et l'on disait même qu'il se trouvait hors de ce monde.

Le messager de mauvais augure fut donc congédié, et sitôt la porte du palais franchie, l'on dit qu'il disparut tout bonnement aux yeux des gardes qui l'escortaient, et que jamais plus on entendit parler de lui – à moins que simplement on ne l'eût pas reconnu.

La salle d'audience du palais de l'Empereur était lugubre, et ses trois occupants atterrés – du moins deux de trois, car il était difficile de savoir ce que pensait le Conteur, derrière son masque de porcelaine peinte.

Finalement, le conseiller de l'Empereur fut le premier à prendre la parole.

— Il est un expert en malédictionnements en tous genres qui pourra vous renseigner, votre Majesté, mais le chemin jusqu'à lui sera périlleux, peut-être même mortel, car il ne partage pas son savoir avec le premier venu.

Après un lourd soupir, l'Empereur se tourna vers son conseiller.

— Dis m'en plus, Conteur.